

India and Enlightenment

*Discourse, History, Knowledge
(17th-19th Century)*

*Edited by
Marie Fourcade and Ines G. Županov*

31 Collection **Puruṣārtha**
Éditions de l'École des hautes
études en sciences sociales

L'Inde des Lumières

Discours, histoire, savoirs
(XVII^e-XIX^e siècle)

Études réunies par
Marie Fourcade & Ines G. Županov

Collection **Puruṣārtha** 31
Éditions de l'École des hautes
études en sciences sociales

Centre d'études
de l'Inde et de l'Asie du Sud

Comité de parrainage

R.F. Gombrich (sanskrit),
The Oriental Institute, Oxford, Royaume-Uni
G.G. Kotovsky (économie politique),
Institute of Oriental Studies, Moscou, Russie
H. Kulke (anthropologie),
Südasiens Institut, Heidelberg, Allemagne
T.N. Madan (anthropologie sociale),
Institute of Economic Growth, Delhi University, Inde
D.F. Pocock (anthropologie sociale),
Sussex University, Royaume-Uni
R. Thapar (histoire),
Jawaharlal Nehru University, New Delhi, Inde

Comité de rédaction

Lyne Bansat-Boudon
Caterina Guenzi
Kapil Raj
Philippe Ramirez
Ines G. Županov

Rédaction

Marie Fourcade

Publié avec le concours du
Centre national de la recherche scientifique (CNRS)

Les illustrations de ce volume sont publiées
avec l'aimable autorisation de leurs auteurs.

© 2013, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales
ISSN 1958-0908 • ISBN 978-2-7132-2377-8

Sommaire

Ines G. ŽUPANOV et Marie FOURCADE

Introduction – La question des Lumières en Inde : un champ à revisiter ?	13
---	----

De l'émergence des discours sur l'Inde

Joan-Pau RUBIÉS

Race, Climate and Civilization in the Works of François Bernier	53
---	----

Rolando MINUTI

L'Inde dans l'œuvre de Montesquieu	79
--	----

Silvia SEBASTIANI

William Robertson, entre l'Amérique et l'Inde. D'un nouveau monde sans histoire au berceau de la culture et du commerce	109
--	-----

Maurice OLENDER

Quelques captations érudites	135
------------------------------------	-----

Colonialisme et Lumières

Mira KAMDAR

La fable de l'Inde : Diderot et le paradoxe sur l' <i>Histoire des deux Indes</i>	165
---	-----

Sunil AGNANI

India and Haiti as Colonial Spaces of the Enlightenment	189
---	-----

Blake SMITH

Diplomacy and its Forms of Knowledge: Anquetil-Duperron, the Balance of Power, and India in the French Global Imaginary, 1778-1803	209
---	-----

L'Inde mise en scène

Ângela BARRETO XAVIER

The Tragedy of Porus: Empire and Politics in 18th Century Goa	231
---	-----

Tiziana LEUCCI

De la « danseuse de temple » des voyageurs et missionnaires à la « bayadère » des philosophes et artistes des Lumières	253
---	-----

Tara MAYER	
Clothing the Enlightened Body: European Dress in India during the Age of Reason	289
Raphaël ROUSSELEAU	
Le « paria forestier » au miroir des brahmes. Une généalogie du <i>bon sauvage</i> de l'Inde	309
 L'Inde dans les savoirs / Les savoirs dans l'Inde	
Dhruv RAINA	
"Becoming All things to All": French Jesuit Scientists and the Construction of the Antiquity of the Sciences of India	335
Sumathi RAMASWAMY	
Global Encounters, Earthly Knowledges, Worldly Selves	359
Marie FOURCADE	
Sylvia Murr (1947-2002): Fragments d'un savoir sur l'Inde	393

Table of contents

Ines G. ŽUPANOV et Marie FOURCADE	
Introduction: India and the Enlightenment	13
 Emerging discourses on India	
Joan-Pau RUBIÉS	
Race, Climate and Civilization in the Works of François Bernier	53
Rolando MINUTI	
India in Montesquieu's Work	79
Silvia SEBASTIANI	
William Robertson, between America and India: From a World without History to the Cradle of Culture and Commerce	109
Maurice OLENDER	
About scholarly Appropriations	135

Colonialism and Enlightenment

Mira KAMDAR	
Fabulous India. Diderot and the Paradox in the <i>Histoire des deux Indes</i>	165
Sunil AGNANI	
India and Haiti as Colonial Spaces of the Enlightenment	189
Blake SMITH	
Diplomacy and its Forms of Knowledge: Anquetil-Duperron, the Balance of Power, and India in the French Global Imaginary, 1778-1803	209

India on the stage

Ângela BARRETO XAVIER	
The Tragedy of Porus: Empire and Politics in 18th Century Goa	231
Tiziana LEUCCI	
The “Indian Temple Dancer”: from the European Travelers and Missionaries Accounts to the “Bayadère” of the Enlightenment Philosophers and Artists ..	253
Tara MAYER	
Clothing the Enlightened Body: European Dress in India during the Age of Reason	289
Raphaël ROUSSELEAU	
The “Forest Paria” Facing the Brahmes: Genealogy of the Indian Good Savage	309

Knowledge of India/Knowledge in India

Dhruv RAINA	
“Becoming All things to All”: French Jesuit Scientists and the Construction of the Antiquity of the Sciences of India	335
Sumathi RAMASWAMY	
Global Encounters, Earthly Knowledges, Worldly Selves	359
Marie FOURCADE	
Sylvia Murr (1947-2002): Fragments of Knowledge about India	393

L'Inde dans l'œuvre de Montesquieu

La recherche européenne sur le monde asiatique au XVIII^e siècle a été fortement favorisée par l'émergence d'une réflexion post-coloniale qui, en dépit des difficultés méthodologiques, a posé des questions sur lesquelles l'histoire intellectuelle de l'âge des Lumières a dû s'interroger. Les débats qui ont suivi la publication de *Orientalism* d'Edward Said en particulier ont rapidement déterminé deux angles d'approche. D'un côté se placent ceux qui ont vu dans les thèmes et la méthode proposés par l'auteur de cette importante contribution une référence essentielle pour comprendre la nature, les formes et la dynamique du discours sur l'altérité « orientale » – et pas seulement islamique –, à l'époque du colonialisme et de l'impérialisme, tout en saisissant sa pertinence pour les périodes antérieures. De l'autre, ceux (de Bernard Lewis à Robert Irwin, Ibn Warraq et d'autres) qui ont dénoncé d'une façon radicale les limites et les erreurs d'une analyse susceptible de produire une représentation manichéenne d'un Occident dominant qui impose ses principes et ses catégories théoriques à un monde « autre » (le monde asiatique en particulier), et qui ne considère pas la valeur objective d'une recherche sur les sociétés et les cultures asiatiques. Cette recherche constitue pourtant l'un des grands apports de la culture européenne, dont la portée est universelle, et qu'on ne peut pas simplement ramener à une position colonialiste ou impérialiste uniforme. Il s'agit d'un débat toujours en vigueur, lié à des tensions sociales, culturelles et idéologiques propres au monde contemporain, au problème des causes des inégalités inhérentes à la globalisation.

Au-delà des polémiques les plus vives de ce débat, souvent fortement marqué politiquement et idéologiquement, on peut remarquer les effets positifs qui en ont résulté sur le cours de l'histoire intellectuelle de l'âge des Lumières. De nouveaux sujets d'enquêtes virent le jour, mettant en évidence les liens entre l'histoire intellectuelle traditionnelle et le domaine plus vaste

de l'histoire culturelle – en rapport avec les formes de médiations culturelles, par exemple – nécessitant une attention plus soutenue pour l'analyse de la genèse des stéréotypes et l'étude de leurs fonctions. L'analyse des grandes propositions conceptuelles de la culture européenne a pu en tirer profit et ces dernières méritent d'être accueillies et traduites en termes précis philologiquement, afin d'éviter simplifications et approximations, et de saisir avec la précision nécessaire le mouvement complexe des idées et des attitudes culturelles qui reste souvent pris dans des schémas trop rigides.

De ce point de vue, l'Inde constitue un sujet d'observation privilégié pour des raisons évidentes qui sont liées à l'histoire d'une époque au cours de laquelle l'intérêt colonial européen pour le sous-continent va se développer considérablement. Au siècle des Lumières, cet intérêt se mêle au développement des études et des recherches sur la société, la culture, la religion, en rapport avec le contexte intellectuel et colonial britannique, et présente un tableau riche et diversifié d'interprétations et de jugements. Il est évident que le rôle joué par les idées de quelques grands auteurs du siècle des Lumières, et la force de certaines des catégories interprétatives qu'ils élaborèrent, comme celle de « despotisme oriental », furent essentiels à la définition des termes d'une attitude culturelle répandue à l'égard du monde indien qui dépasse les limites de l'histoire intellectuelle pure, et qu'on peut retrouver, à travers des formes de médiations variées, dans le discours de la politique et de l'administration autant que dans la recherche historique ou érudite. L'importance du concept de despotisme oriental, qui, au cours du XVIII^e siècle, trouve chez Montesquieu un interprète fondamental, a été très forte, et c'est dans ce cadre conceptuel que l'on peut placer une partie considérable de son discours sur l'Inde qui émerge dans l'*Esprit des Lois*. Cependant, une analyse attentive des formes à travers lesquelles s'exprime la réflexion de Montesquieu sur le monde indien nous présente un cadre plus riche et articulé et nous permet de préciser la genèse, les sources et les aspects spécifiques d'une pensée influente dans l'histoire de la culture européenne ayant contribué à produire et à diffuser les stéréotypes attachés au monde asiatique.

Dans l'*Esprit des Lois*, Montesquieu proposa de nouveaux critères d'analyse et de classification pour cette vaste carte de la diversité sociale et politique à l'intérieur de laquelle les Indes orientales présentaient un problème d'une complexité particulière, dont l'extrême hétérogénéité constituait le caractère singulier. Comme l'expliquera efficacement le chevalier de Jaucourt dans l'article « Inde » de l'*Encyclopédie*¹, le cadre que la géographie moderne proposait pour les Indes orientales comportait, en réalité, l'inclusion de « quatre grandes parties de l'Asie », à savoir « l'Hindoustan, la presque île en deçà du Gange, la presque île au-delà du Gange², et les îles de la mer des Indes, dont les principales sont celles de Ceylan, Sumatra, Java, Bornéo, les Celebes, les

Maldives, les Moluques, auxquelles on ajoute communément les Philippines et les îles Mariannes. »³ Voilà énoncés les horizons géographiques que la culture européenne, vers le milieu du XVIII^e siècle, a présents à l'esprit en référence aux « Indes orientales », et auxquels Montesquieu se réfère dans les moments où son intérêt se tourne vers cette partie de l'univers social et politique. Une attention qui pouvait être alimentée par une documentation variée, aussi bien du côté de la littérature classique que des sources modernes et qui fournissait le matériau de nombreuses lectures et d'une multitude d'annotations et d'extraits rassemblés en bon ordre lors du travail préparatoire à l'*Esprit des Lois*⁴.

L'utilisation de ces matériaux ne constitue certainement pas le présupposé au développement d'un discours ordonné ou systématique sur l'Inde. De même que l'intérêt de Montesquieu pour d'autres aspects du monde extra-européen est, en premier lieu, dépendant de la récupération d'exemples et d'éléments utiles pour soutenir l'argumentation de l'*Esprit des Lois* et fournir les illustrations adéquates aux différents thèmes de réflexion historico-politique qui caractérisent son œuvre immense. Néanmoins, au-delà du caractère fragmentaire et occasionnel des références, Montesquieu ne renonce pas à avancer, pour la totalité du monde indien, des jugements d'ensemble, à proposer des images emblématiques dont l'importance – bien au-delà de leur objective fragilité – s'avère significative justement en vertu de l'extraordinaire diffusion de l'*Esprit des Lois* et de sa réception, tant sur le plan de l'histoire intellectuelle *stricto sensu*, que sur celui, plus vaste, de l'histoire culturelle, de la circulation, de l'influence et de la permanence des représentations de la diversité.

L'Inde ancienne

Les sources classiques, d'Arrien à Strabon, de Pline à Diodore, ont un rôle fondateur dans le développement d'un pan spécifique de l'intérêt que Montesquieu porte au monde indien : l'observation et l'interprétation de la dynamique des relations internationales dans l'Antiquité et, plus spécifiquement, le rôle particulier joué par Alexandre le Grand. De récentes études ont très justement souligné⁵ la façon dont les conquêtes et l'empire d'Alexandre le Grand fournissaient des éléments d'une originalité considérable par rapport au thème classique de la tradition historiographique du héros conquérant. Il est intéressant d'observer à ce propos que la position, déjà clairement présente dans *EL*, X, 14, propose, au-delà de la représentation du prince conquérant, l'image d'un souverain unificateur et civilisateur, s'opposant à l'idée romaine de conquête⁶. Le développement de cette idée s'exprime dans le livre XXI,

consacré à l'histoire du commerce. L'analogie avec le jugement de Pierre Daniel Huet, malgré la position substantiellement différente des auteurs de ces études que nous venons d'évoquer quant à l'appréciation de l'impérialisme romain, se révèle significative pour comprendre les grands changements apportés par Alexandre le Grand dans le domaine des relations commerciales internationales⁷. Il avait, en effet, mis en acte « le dessein d'unir les Indes avec l'Occident par un commerce maritime, comme il les avait unis par des colonies qu'il avait établies dans les terres » (*EL*, XXI, 8 ; t. II, p. 32) et c'est en cela qu'il avait inversé la tendance quant aux caractéristiques du gouvernement persan, que l'incidence des convictions religieuses conduisait précisément à l'isolement et à l'interruption des communications externes⁸. C'est, par exemple, la raison qui conduit Alexandre à démolir les cataractes du Tigre (*EL*, XXI, 8 ; t. II, p. 33) ; un acte qui n'était pas l'expression d'une violence destructrice mais constituait au contraire les prémisses de l'instauration, à travers la destruction de ces barrières empêchant la navigation, de nouveaux réseaux de communication entre les peuples. Parmi les quatre événements qui, au temps d'Alexandre le Grand, « firent dans le commerce une grande révolution », à côté de la prise de Tyr et de la conquête de l'Égypte, devait donc sûrement s'ajouter « celle des Indes et la découverte de la mer [...] au midi de ce pays » (*ibid.*), qui avaient objectivement ouvert de nouveaux horizons. Le Sud de l'Inde, en particulier, était quasiment inconnu avant Alexandre le Grand, et ce fut le conquérant macédonien qui en ouvrit le premier les portes⁹ ; de même que Seleucos I^{er} Nicator, en suivant le cours du Gange, parvint jusqu'au golfe du Bengale¹⁰. Et s'il était vrai, comme le relate Strabon, que les rois grecs de Bactriane n'avaient pas plus atteint l'Orient que Seleucos ne l'avait fait, certes « ils allèrent plus loin vers le midi : ils découvrirent Siger et des ports dans le Malabar. »¹¹ Tout cela avait donc représenté une transformation fondamentale pour l'ampleur et l'organisation du commerce antique, même s'il faut reconnaître l'extension nettement moindre des relations commerciales internationales de l'Antiquité en regard de celles appartenant à la réalité moderne¹².

Montesquieu, décrivant les spécificités du commerce antique avec l'Inde, (*EL*, XXI, 16), en relève l'importance particulière pour l'économie des Romains – auxquels, d'ailleurs, il ne reconnaît pas de vocation commerciale¹³ – et met surtout en relief le fait que, s'appuyant uniquement sur les dépenses¹⁴, un tel commerce produisait des résultats discutables. L'appauvrissement de la base monétaire qui en était la conséquence comportait des effets déflationnistes contraires à ceux provoqués par la diffusion de l'or et de l'argent américains¹⁵. Mais cet effet négatif était compensé sur le plan politico-stratégique, car « ce commerce procurait aux Romains une grande navigation, c'est-à-dire une grande puissance », autant que sur le plan économique dans lequel « des marchandises nouvelles augmentaient le commerce intérieur, favorisaient

les arts, entretenaient l'industrie », et enfin sur le plan démographique, parce que « le nombre des citoyens se multipliait à proportion des nouveaux moyens qu'on avait de vivre » (*ibid.*). En définitive, les effets du commerce indien en relation avec l'accroissement du luxe, « que nous avons prouvé être aussi favorable au gouvernement d'un seul que fatal à celui de plusieurs » (*ibid.*), s'avéraient intrinsèques à la nature de l'autorité impériale romaine.

D'autre part, indépendamment de la très forte extension des réseaux commerciaux et de la navigation, la nature du commerce moderne avec l'Inde conservait des aspects absolument similaires, pour ne pas dire identiques à ceux du monde antique¹⁶. Cela renvoyait à un élément central dans la réflexion de Montesquieu sur le monde indien, qui se trouve formulé en ouverture du livre XXI. C'est en effet dans le chapitre I du livre XXI qu'un jugement drastique sur l'immobilisme du monde indien, qui assume les caractéristiques d'une évaluation concluante et généralisante – d'une condamnation, pourrions-nous dire –, est exprimé. Il examine les possibilités de transformation interne de la société, les coutumes et les institutions, en d'autres termes, la potentialité dynamique du monde indien. L'immutabilité des formes d'échanges avec l'Inde, établie par les nations européennes, démontrait que, malgré les relations commerciales généralement liées à une dynamique historique complexe, variables et sujettes à transformations, cette donnée générale pouvait aussi être interrompue, autrement dit, une exception pouvait se produire. Ce thème est récurrent dans les analyses de Montesquieu pour qui : « Quoique le commerce soit sujet à de grandes révolutions, il peut arriver que de certaines causes physiques, la qualité du terrain ou du climat, fixent pour jamais sa nature » (*ibid.*). Les conditions naturelles, la réalité physique du monde indien – que Montesquieu généralise sûrement de façon sommaire – étaient donc rappelées à ce propos aux fins de la représentation d'un système dans lequel le climat, les coutumes, les formes religieuses concouraient à établir l'immobilisme, dont les besoins économiques constants, qui avaient des effets considérables sur la dynamique des relations commerciales avec l'Occident, étaient l'expression directe¹⁷. C'est pourquoi Montesquieu ne voit aucune différence de contenu entre les sources antiques et modernes faisant référence à la société, aux mœurs et coutumes des Indes, entre ce que rapportait Strabon ou Pline et, par exemple, la documentation de voyage ou missionnaire dont il sera d'ailleurs un lecteur attentif. « Les Indes – c'était sa conclusion – ont été, les Indes seront ce qu'elles sont à présent ; et, dans tous les temps, ceux qui négocieront aux Indes y porteront de l'argent, et n'en rapporteront pas » (*ibid.*).

À propos de cette forte dépendance de la société indienne à la réalité naturelle, il faut remarquer ce qu'en avait dit Montesquieu dans un célèbre passage, au sujet de ce qui constitue l'esprit général d'une nation, de l'équilibre

variable entre les divers composants qui le déterminent et le fait que « la nature et le climat dominant presque seuls sur les sauvages » (EL, XIX, 4 ; t. I, p. 329). Le transfert du monde indien dans son ensemble, de ses réalités sociales et politiques complexes, y compris tout le milieu musulman, vers la suprématie des conditions environnementales, physiques et climatiques – qui autorise une assimilation à l'*esprit général* des sauvages –, peut certainement susciter des interrogations. On n'en trouve cependant pas de traces significatives dans le texte de Montesquieu qui ne semble pas saisir les difficultés internes et les complications dérivant de son jugement généralisateur et qui apparaît plutôt intéressé à relever, lorsqu'il s'attarde sur la considération du monde indien, les éléments qui en confirment la validité, l'assumant comme clé de la lecture globale de la diversité de l'Inde et de ses différentes implications dans les formes de la société, de la politique et des coutumes.

Bernier et le despotisme moghol

D'après les documents à partir desquels Montesquieu a élaboré son interprétation et qui émergent des différents matériaux qui constituent son chantier de travail, les *Geographica* ont une importance primordiale. On relève parmi les extraits et les notes de lectures deux sources essentielles pour la connaissance du monde asiatique, et indien en particulier, qui ont également leur importance pour la culture européenne entre les XVII^e et XVIII^e siècles : les *Voyages* de François Bernier et les *Lettres édifiantes et curieuses* des missionnaires jésuites¹⁸.

La littérature critique s'est attachée maintes fois à montrer l'importance de l'œuvre de Bernier pour la connaissance de la société, de l'économie et de la politique moghole à l'époque d'Aurangzeb¹⁹. Au-delà de l'expérience du voyage en Inde et du contact direct avec la cour d'Aurangzeb, c'est bien la valeur intellectuelle de l'ouvrage du médecin angevin, interprète et divulgateur de la philosophie gassendiste²⁰ qui a été relevée. Montesquieu lut les *Voyages* de Bernier dans l'édition de 1710 publiée à Amsterdam²¹, présente dans la bibliothèque du château de La Brède, et en prit de nombreuses pages de notes écrites au début de 1739, sans doute transcrites d'une lecture précédente²². Ces pages peuvent être lues intégralement dans l'édition récente des *Geographica*, nous permettant d'apprécier de façon plus directe et précise l'intérêt de cette lecture pour l'élaboration des idées importantes développées ensuite dans l'*Esprit des Lois*. Le jugement résolument positif que Montesquieu porta sur ce texte – « * Ce livre est bien et judicieusement écrit et fait souhaiter que l'on fasse des voyages avec autant de talents de scavoir et d'esprit pour en profiter » (*Geographica*: 345) – correspond en effet à une

reprise directe des observations et des jugements de Bernier qu'il utilisa pour élaborer des idées essentielles ayant contribué à la construction de l'argumentation de l'*Esprit des Lois*. De ce point de vue, si le résumé relatif au premier tome s'arrête en particulier sur les événements et les violences qui avaient jalonné la prise de pouvoir d'Aurangzeb (*ibid.* : 325-330), c'est surtout dans les pages où Montesquieu résume et commente la *Lettre à Mr Colbert*²³ – la partie de l'œuvre la plus riche en considérations sur la politique, le gouvernement et la société moghole – qu'il faut remarquer la précision avec laquelle sont comprises les observations de Bernier sur la singularité du gouvernement moghol et sur son fonctionnement dans le contexte social et environnemental indien. Ces observations seront directement utilisées pour décrire le despotisme oriental formulé dans l'*Esprit des Lois*, mais elles permettent aussi à Montesquieu de préciser la spécificité du despotisme moghol en rapport avec la réalité indienne.

Le premier élément qui attire l'attention de Montesquieu est celui des rapports commerciaux internationaux et le fait que, comme l'avait écrit Bernier, l'Inde fut comme « un abîme d'une grande partie de l'or et de l'argent du monde, qui trouve plusieurs moyens d'y entrer de tous côtes et presque pas une issue pour en sortir. »²⁴. La circulation des métaux précieux, dont la source principale était les mines américaines, finissait en effet par confluer, de façon prédominante, vers l'Inde, à travers un réseau complexe de relations dont Bernier fournissait une synthèse lucide qui s'avérait d'autant plus remarquable que, dans le territoire de l'Empire moghol, il n'y avait pas de mines d'or ou d'argent (*ibid.*). Cette considération pouvait donc être liée à ce qu'on pouvait lire dans les sources classiques à propos des caractéristiques du commerce des Romains avec les Indiens, et permettre à Montesquieu, dans la phase de rédaction du livre XXI de l'*Esprit des Lois*, d'identifier, dans une balance commerciale caractérisée par le déboursement permanent de monnaie de la part des nations étrangères, un trait constant des rapports commerciaux de l'Inde avec le reste du monde, qui confirmait, comme nous l'avons vu, la représentation de son immuabilité (voir *supra*, p. 83). Au cours de la lecture de l'œuvre de Bernier, Montesquieu ne manquait pas, par ailleurs, de relever le contraste qui existait entre cet afflux important de métaux précieux et la pauvreté générale du pays, et de noter : «* je ne puis concilier ce qu'il dit d'un commerce si avantageux avec l'extrême misère du pays qu'il avoue » (*Geographica* : 331). L'ample illustration du rapport entre le gouvernement et l'économie dans l'État moghol, que Bernier proposait dans les pages suivantes, permettait toutefois d'expliquer ce paradoxe apparent, le ramenant à la nature, aux conditions et aux exigences spécifiques du gouvernement despotique des Moghols. L'afflux de richesses s'avérait, en fait, nécessaire à la conservation de l'autorité despotique et ne se traduisait

pas en source d'énergies économiques dans une réalité – précisément celle du despotisme – marquée par l'insécurité et la faiblesse du cadre juridique. Les énormes dépenses de la cour et du gouvernement n'étaient pas uniquement le signe ostentatoire d'une autorité sans limites apparentes, mais correspondaient davantage à une fragilité qui dérivait du contexte singulier dans lequel l'autorité moghole s'exerçait en Inde, de l'exigence d'affronter une réalité extrêmement fragmentée et la présence de potentats locaux puissants difficiles à contrôler directement, surtout sur le versant septentrional, où le territoire montagneux interdisait un exercice fort et rapide de l'autorité souveraine. Les pages dans lesquelles Bernier décrit ces réalités – des Patani au roi du Bijapour et de Golconda aux nombreux autres *rajah* dispersés dans tout le territoire de l'Empire –, sont rapidement résumées par Montesquieu qui remarque cependant un élément central : tous les pouvoirs locaux étaient « mal soumis » (*ibid.*) et contribuaient de façon très marginale et incertaine aux finances de l'État²⁵. Aux difficultés à maintenir une autorité politique forte et constante s'ajoutait le fait que les Moghols étaient une dynastie étrangère qui s'inscrivait dans un courant de l'islam différent de la *shiah* à laquelle adhérait la majorité de la cour persane. Tout cela contribuait à rendre le souverain moghol « étranger et dans un pays quasi tout ennemi »²⁶.

De là dérivait donc les dépenses faramineuses visant à maintenir une force armée imposante²⁷, composée en partie des forces mêmes des *rajah* et des Patani – représentant une forme significative de compensation du contrôle politique – et en partie de la milice moghole (infanterie et cavalerie) qui, note Montesquieu, « lui coûte prodigieusement » (*Geographica* : 332). Cette dernière restait d'ailleurs un corps d'éléments externes, qui n'avait pas la possibilité de s'implanter durablement dans l'Empire, ne pouvant pas garantir l'hérédité de sa propre fonction et restant par conséquent sujet à l'arbitraire total du prince. La misère des descendants de cette forme précaire d'aristocratie militaire (*ibid.*) était donc un destin presque inévitable et poussait Montesquieu à dire que c'était « un pays misérable » celui dans lequel « les patriotes sont de pire condition que les étrangers et où à mesure que l'on s'attache à son prince le prince se détache de vous » (*ibid.*).

Le contraste criant avec la réalité française était explicitement rappelé par Bernier et dépendait d'une donnée qui revêt une importance fondamentale dans la définition que Montesquieu donne du despotisme, à savoir l'absence de la notion et de la définition juridique de la propriété privée de la terre²⁸. Il s'agit, comme on le sait, d'un élément crucial autour duquel le développement du débat européen – essentiellement lié à l'histoire de l'administration britannique de l'Inde – sera particulièrement intense pour comprendre l'évolution du concept de despotisme oriental autant que celui du « mode

de production asiatique », et pour lequel la référence à la pensée de Montesquieu sera fréquente²⁹. Pour celui-ci, le lien entre le despotisme et l'absence de propriété privée était établi à partir de la lecture des pages de Bernier qui lui avaient permis d'attribuer à l'Inde moghole une position éminente à l'intérieur de ce cadre. Il en découlera l'affirmation que « de tous les gouvernements despotiques, il n'y en a point qui s'accable plus lui-même, que celui où le prince se déclare propriétaire de tous les fonds de terre, et l'héritier de tous ses sujets » (*EL*, V, 14 ; t. I, p. 69) d'où résultait « l'abandon de la culture des terres ; et, si d'ailleurs le prince est marchand, toute espèce d'industrie est ruinée » (*ibid.*).

Le fait de ne pas présenter l'absence d'une propriété privée de la terre et son hérédité comme élément universel et uniforme des États despotiques, mais plutôt comme l'élément distinctif d'une de ses pires variantes, permet par ailleurs de saisir comment, dans la définition du despotisme chez Montesquieu, l'image d'une identité monolithique laisse clairement la place à de possibles différences significatives. Pour preuve, le cas du gouvernement chinois qui suscite chez Montesquieu diverses interrogations et l'incite à émettre des réserves dans l'analyse de la nature du despotisme. En effet, dans *Pensée* (1880, p. 5610), il est présenté comme « un gouvernement mêlé », et « si la grandeur de l'Empire en a fait un gouvernement despotique » – et c'en était vraiment un (*EL*, VIII, 21) –, parmi les États despotiques il était « peut-être le meilleur de tous » (*ibid.*). Nous pourrions dire, en généralisant, que plutôt qu'à une catégorie de despotisme oriental définie et cohérente en tous points, nous nous trouvons face à un cadre qui envisage des réalités diversifiées, pour lesquelles l'attention constante aux « raisons naturelles » et à l'expérience empirique constitue la ligne méthodologique d'une phénoménologie de la diversité qui s'applique aussi au gouvernement despotique.

Par conséquent, le despotisme moghol représentait certainement pour Montesquieu l'un des exemples extrêmes et des plus dévastateurs, pour l'économie et la société, de cette forme détestable de gouvernement, et l'absence de propriété – « mère de tout » dira-t-il dans la *Pensée* 1839³⁰ – en était la cause principale. À l'extrême fragilité du code civil qui en dérivait³¹, s'ajoutaient en effet l'insensibilité pour l'entretien du territoire cultivable³² et un manque général d'industriosité, d'esprit d'initiative et d'intérêt pour le développement des connaissances³³ qui produisaient un ensemble déprimant. La transmission constante des métiers, de père en fils, était présentée comme un ultime élément propre à ce cadre, caractérisé par l'absence de mobilité sociale (*ibid.*). C'est un thème qui sera directement repris dans la *Pensée* 1787³⁴, et qui reviendra dans l'*Esprit des lois*, dans lequel cette constatation relative au statut moghol prend la forme d'une réflexion plus générale : « Les lois qui ordonnent que chacun reste dans sa profession, et la fasse passer à ses enfants, ne sont

et ne peuvent être utiles que dans les États despotiques, où personne ne peut ni ne doit avoir d'émulation » (*EL*, XX, 21 ; t. I, p. 251).

Le fait que le pouvoir territorial très étendu de l'empereur s'exerçait sur des territoires en grande partie sableux et arides n'était donc pas seulement une condition due au contexte environnemental – particulièrement adapté, comme le dira Montesquieu (*EL*, V, 14) à l'exercice de l'autorité despotique³⁵ – mais une conséquence directe et inévitable du despotisme lui-même, auquel le despotisme moghol spécifique n'avait pas apporté, comme dans le cas des autres gouvernements despotiques, tels la Chine, le Siam ou la Perse antique, des correctifs significatifs. Le gouvernement, dans la réalité indienne s'était simplement superposé aux effets déjà négatifs du climat et des coutumes religieuses, et la propriété des terres par le souverain en avait rendu plus lourdes les conséquences : « La culture des terres est le plus grand travail des hommes. Plus le climat les porte à fuir ce travail, plus la religion et les lois doivent y exciter [*sic* !]. Ainsi les lois des Indes, qui donnent les terres aux princes, et ôtent aux particuliers l'esprit de propriété, augmentent les mauvais effets du climat, c'est-à-dire la paresse naturelle » (*EL*, XIV, 7 ; t. I, p. 251).

Bernier s'était intéressé à toutes ces questions ainsi qu'à la condition générale d'insécurité, à l'abus de pouvoir, à l'absence d'autorité intermédiaire et de formes du droit qui constituaient une défense face aux abus et à la corruption caractéristiques du gouvernement moghol. Ces pages d'une grande vigueur furent reprises et utilisées ponctuellement par Montesquieu jusqu'à formuler, dans un passage particulièrement significatif, une lecture des similitudes dans le gouvernement des trois grands États despotiques d'Orient qui n'est pas directement reprise dans les notes de lecture de Montesquieu, mais qui exprime pourtant une proximité très étroite avec sa pensée³⁶.

De la lecture de Bernier, Montesquieu retint donc des éléments importants, surtout sur le plan économique pour sa réflexion sur le despotisme³⁷. D'autres pages de l'œuvre du célèbre voyageur le conduisaient, quant à elles, à arrêter plus ponctuellement son attention sur les spécificités du milieu naturel indien, sur les coutumes et les usages des populations avec lesquelles Bernier était entré en contact et sur la culture philosophique et religieuse de l'Inde. Ce dernier aspect semble attirer particulièrement son attention, quand, par exemple, il s'arrête aux pages auxquelles Bernier se référait – sûrement de façon sommaire et imprécise, conséquence d'une compétence linguistique insuffisante et d'une connaissance fragmentaire du sujet –, aux textes védiques, ou mieux aux « quatre livres [appelés] *Beths* »³⁹. Cette référence le conduisait, par exemple, à prendre en considération le problème des castes, sommairement évoqué, mais surtout à porter son attention sur le rapport entre certains usages religieux et le milieu naturel indien. Par exemple, il remarque que la consommation de la viande, qui n'était concédée

qu'à certaines castes, s'expliquait en premier lieu par l'aridité du climat et la pauvreté de la terre; elle était donc motivée par des « raisons naturelles » qui ne permettaient pas de tuer et de s'alimenter abondamment (comme en Europe) de la chair des animaux utiles à la culture de la terre et fournisseurs du lait, essentiel à l'alimentation de base des populations. De même la prescription des ablutions, comme dans l'Islam, était à mettre en relation avec le climat de l'Inde, et donc, de nouveau, explicable en termes matériels. Ces deux exemples seront directement repris dans l'*Esprit des Lois* et seront le fondement d'affirmations importantes sur le rapport entre religions et milieu naturel qui suscitera un débat considérable. C'est dans le chapitre sur les « religions locales »⁴⁰, que l'exemple indien de la consommation de la viande⁴¹, ainsi que l'annotation aux pages de Bernier établissant une comparaison avec les coutumes mexicaines⁴², était presque récupéré mot à mot⁴³. Il visait à démontrer non seulement que « l'opinion de la métempsycose est faite pour le climat des Indes » (*ibid.*), mais, de façon plus générale, que le lien entre milieu naturel et religions était tellement étroit qu'il rendait impossible le transfert d'une religion d'un pays à un autre⁴⁴. Les implications de ces affirmations sur le plan de l'activité missionnaire et évangélisatrice étaient évidentes, et expliquent l'âpreté singulière du débat sur ces chapitres, qui aura une répercussion directe dans la *Défense de l'Esprit des Lois*⁴⁵.

Les *Veda*, auxquels Bernier faisait référence dans les pages que nous avons mentionnées, constituaient donc une stimulation précise pour Montesquieu, qui ne manquait pas de noter qu'« *Il seroit bon que l'on traduisit ces livres sacres des Indiens apelles Beths comme on a traduit l'Alcoran » (*Geographica*: 340), rappelant ainsi une lacune dans la connaissance des religions et des philosophies de l'Inde qui devra attendre encore beaucoup de temps avant d'être comblée (Dodson 2007: 43-59). Ces textes suscitaient la curiosité de Montesquieu en raison de leur contenu philosophique également. Il fait référence, par exemple, au *linga sharira* (« langue-cherire »), à savoir que toutes les semences d'êtres vivants existent depuis l'origine du monde et qu'elles « restent toutes formées par tout jusqu'à ce qu'elles trouvent le lieu convenable pour grossir » (*Geographica*: 340; Bernier 1710: t. II, p. 162)⁴⁶, ou encore à l'idée d'une âme du monde⁴⁷. La *Lettre à Monsieur Chapelle*⁴⁸ fut l'occasion en outre d'importantes considérations sur la doctrine des atomes et, de nouveau, sur le problème de l'âme. Mais les problèmes du rapport entre le milieu naturel et la religion revenaient dans l'extrait de la première *Lettre à Monsieur de Merveilles*⁴⁹ et attiraient encore l'attention – en faisant référence au thème de la pratique des ablutions – sur les difficultés du transfert des coutumes d'un pays à l'autre (*Geographica*: 34)⁵⁰. Enfin, l'intérêt pour le milieu naturel et la géographie restait un élément fort et récurrent dans toutes les pages relatives au Cachemire, et surtout au Bengale dont la fertilité naturelle et les ouvrages

hydrauliques rappelaient directement, dans le texte de Bernier et dans les annotations de Montesquieu, une affinité avec l'Égypte et une comparaison entre la fertilité des terres du delta du Nil et celles du Bengale (*ibid.* : 345)⁵¹. Il s'agit de considérations qui justifiaient donc le jugement positif sur le texte de Bernier par lequel se concluait l'extrait de Montesquieu et en expliquaient l'utilisation ponctuelle dans l'*Esprit des Lois*.

La curiosité de Montesquieu pour la réalité indienne, tant pour le milieu naturel que pour la société et les coutumes religieuses, était stimulée par la lecture d'une autre source fondamentale pour la connaissance du monde asiatique : Les *Lettres édifiantes et curieuses*, dont l'auteur de l'*Esprit des Lois* produisit un long extrait, probablement rédigé en grande partie au cours de l'année 1739, à la même période que la rédaction des extraits de Bernier (*ibid.* : 342-413)⁵². Malgré le caractère fragmentaire des notes de lecture des *Lettres édifiantes*, qui suivent les recueils et en reprennent le caractère hétérogène, dans ce riche ensemble de références et d'exemples sur le monde indien qui sont recueillis et attentivement consignés dans ces notes, on peut repérer où se porte l'intérêt particulier de Montesquieu, et le mettre en relation avec l'élaboration de l'*Esprit des Lois*.

Un premier thème se rapproche directement des fiches sur Bernier. Il concerne certains aspects de l'organisation de l'État moghol. Dans une lettre du père Tachard incluse dans le recueil VI des *Lettres édifiantes*, Montesquieu pouvait relever, par exemple, certaines considérations sur les abus de l'administration provinciale moghole comparable à la fonction des intendants français (*Geographica* : 364). Ces observations ne s'avéraient d'ailleurs pas conformes à ce que relatait Bernier sur les brimades des fonctionnaires moghols ; Montesquieu ne manquait pas de le noter (*ibid.*)⁵³, montrant ainsi qu'il appréciait la qualité informative des *Lettres*, ce qui sera confirmé dans d'autres passages (*ibid.* : 369)⁵⁴. Mais cet écart intéressant indique l'attention avec laquelle Montesquieu prend ses notes, car d'autres pages des *Lettres* fournissent des images et des exemples en tous points conformes au tableau dépeint dans le texte de Bernier. Ainsi, par exemple, dans la lettre du père de La Lane, dans le recueil X des *Lettres*, l'absence de propriété terrienne et le manque d'incitation à cultiver la terre étaient rapportés comme étant la cause majeure de la pauvreté et des maigres récoltes. Simultanément, la grande distance qui séparait les sites agricoles de la cour centrale affaiblissait le contrôle des administrateurs, qui usaient de vexations et qui, durant la brève période de leurs offices, « se pressent de s'enrichir » ; par conséquent, « rien de plus misérables que les Indiens » (*ibid.*). Tout le territoire qui s'étendait jusqu'à la péninsule Gangétique, en réalité, « seroit fertile s'il n'estoit foule par les exactions continuels des Mores » (*ibid.*). Enfin, dans une lettre du père Bouchet incluse dans le recueil XIII, la différence entre

fois une partie importante des membres d'une caste convertie, tout le reste l'aurait probablement suivie⁵⁷. En outre, la multiplicité des petits États permettait de fuir les persécutions et de trouver plus facilement refuge auprès d'autorités voisines⁵⁸. Pourtant, l'évocation de ces avantages ne modifiait en rien le jugement négatif porté sur ce système immobile, et Montesquieu le rappelle dans *l'Esprit des Lois* en des termes sévères. Le fait que « les diverses castes ont horreur les unes des autres » (*EL*, XXIV, 22 ; t. II, p. 148) et qu'elles expriment « une certaine aversion pour les autres hommes »⁵⁹ établissait non seulement une différence radicale avec les notions européennes d'honneur et de rang, mais conduisait Montesquieu à une réflexion générale sur les finalités, sociales et politiques, que chaque religion devrait avoir, établissant que « les lois de la religion éviteront d'inspirer d'autre mépris que celui du vice, et surtout d'éloigner les hommes de l'amour et de la pitié pour les hommes » (*EL*, XXIV, 22 ; t. II, p. 148).

C'est, par conséquent, la question de l'utilité et de la fonction sociale de la religion – ligne suivie avec cohérence par Montesquieu, séparant clairement la réflexion sur les contenus et les raisons de la foi du raisonnement politique⁶⁰ – qui ressort encore dans ces considérations sur les coutumes religieuses indiennes, et qui permet d'éviter des condamnations radicales et unilatérales, dictées par des raisons étrangères à la réflexion sur le contexte.

Nous en trouvons un autre exemple dans un extrait des *Lettres édifiantes*. Lorsque Montesquieu se penche sur les références à la métempsychose présentes dans la lettre du père Bouchet (recueil XIII), une note signale que cette doctrine exerçait un pouvoir de dissuasion vis-à-vis des crimes violents : « * Je crois – écrit Montesquieu – que l'opinion de la métempsychose qui donne de l'horreur pour verser du sang retient » (*Geographica*, p. 385). Il s'agit d'une réflexion cohérente avec ce qu'il avait observé précédemment à propos de certaines pratiques indiennes relatives à la façon de chercher les preuves des crimes⁶¹ ; elle sera directement reprise dans *EL*, XXIV, 21. Dans ce chapitre dédié à la métempsychose, le thème était confronté à la notion d'immortalité de l'âme, dont la métempsychose était présentée comme une variante⁶², permettant ainsi à Montesquieu de mettre en évidence comment, du point de vue social, ses effets positifs et négatifs se trouvaient répartis différemment, selon l'application d'une méthode qui excluait le jugement sur les dogmes et les principes abstraits. C'était certainement vrai, comme la lecture des *Lettres édifiantes* le lui avait montré. Il reprenait directement ce qu'il avait noté à ce sujet : dans la religion indienne « une certaine horreur pour verser le sang » générait des effets positifs, tout comme le fait qu'on enregistrât « très peu de meurtres » et que « tout le monde y est tranquille » même en l'absence de peine capitale (*EL*, XXIV, 21, t. II, p. 147). D'autre part, il fallait aussi reconnaître – Montesquieu reprend textuellement des annotations au recueil XIII des

les règles de succession de l'Empire moghol – où un rappel anecdotique à Aurangzeb retient l'attention sur les formes violentes et cruelles du despotisme moghol⁵⁵ – et celles pratiquées dans les petites principautés indiennes, où l'on trouve une référence spécifique à la succession féminine au trône (*ibid.*), mettait en relief les caractères spécifiques de la forme de despotisme propre à l'Empire moghol.

Ce sont toutes ces références qui concourent à la formation de la représentation du despotisme oriental dans l'*Esprit des Lois*, où l'exemple de l'État moghol est toujours présent; nous pourrions ajouter aux passages déjà cités ceux concernant les normes et les coutumes du droit de succession (*EL*, V, 14), ou les mesures relatives à la sécurité territoriale de l'État et à sa politique militaire (*EL*, IX, 4 et X, 16), ou encore ceux sur la politique fiscale (*EL*, XIII, 11).

Les *Lettres édifiantes et curieuses* et les religions de l'Inde

L'Inde moghole ne représentait qu'un seul aspect, bien que très important, de l'extraordinaire variété et de la complexité du monde indien, et c'est la raison pour laquelle les *Lettres édifiantes* constituaient une précieuse source d'informations. Le thème des castes et celui, plus général, des coutumes et des usages religieux indiens prennent, de ce point de vue, une importance particulière dans les notes de lecture de Montesquieu et dans l'utilisation qu'il en fit pour la rédaction de l'*Esprit des Lois*.

Nous avons déjà vu comment, dans l'extrait de Bernier, le rappel aux *Veda* mettait l'accent sur la division par castes en Inde (voir *supra*, p. 88). Il s'agit d'un thème qui revient dans les notes de lecture des *Lettres édifiantes*, où ce sont surtout leurs effets sociaux et politiques qui suscitent l'intérêt de Montesquieu. En particulier, dans l'extrait de la relation du père de Bourzes sur Maduré, dans le recueil XII des *Lettres*, le fait que les castes constituaient une division rigide du corps social, tout à fait indépendante et antérieure aux normes de l'état civil et à l'autorité du souverain (*Geographica*: 377) le conduisait à penser qu'elles étaient une condition favorable à la diffusion du christianisme en Inde⁵⁶, car l'arrivée de la nouvelle religion aurait permis au pouvoir souverain de franchir une limite posée à l'autorité, apparemment inattaquable: «*Ce qui je crois contribue à l'établissement du christianisme – note en effet Montesquieu –, c'est que les rois à la fin se lasseront de ces prerogatives qui ne dependent pas d'eux ou qui les humilient ce sont des distinctions independentes de l'estat civil quoy qu'en mille manieres elles choquent l'estat civil » (*Geographica*: 377). Du côté missionnaire, toutefois, l'avantage le plus important qu'induisait la division en castes était qu'une

*Lettres édifiantes*⁶³ – que « les femmes s'y brûlent à la mort de leurs maris » et qu'« il n'y a que les innocents qui y souffrent une mort violente » (EL, XXIV, 21, t. II, p. 147).

L'incidence des préjugés liés à des « choses indifférentes⁶⁴ », comme les préceptes alimentaires de l'hindouisme et de l'islamisme, était en général jugée de façon négative, non pas en tant que folie superstitieuse mais plutôt en tant que productrice de formes tenaces d'aversion entre communautés et appartenances religieuses diverses, qui, principalement dans la réalité complexe des peuples et des cultures inclus dans le cadre de ces deux grandes religions, ne pouvait que produire des résultats contraires à l'harmonie et à la société civile⁶⁵.

Dans tous ces aspects, la lecture des *Lettres édifiantes* fut pour Montesquieu une base documentaire précieuse, et, comme nous l'avons vu, il en fera directement usage dans la rédaction des pages de l'*Esprit des Lois* dédiées au monde indien.

Ce ne sont pas, du reste, les seules références de Montesquieu sur l'Inde, même si, pour d'autres sources nous ne pouvons pas nous appuyer sur des notes de lecture et si, comparativement, elles sont de moindre importance par rapport à Bernier et aux *Lettres édifiantes*. Ainsi, par exemple, comme le notait Muriel Dodds ([1929] 1980), on trouve seulement deux mentions à Tavernier⁶⁶, dans la première surtout, le célèbre voyageur est explicitement cité et la référence est liée à un jugement général sur le caractère des Indiens. Comme l'observe encore Dodds, le *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et au Progrès de la Compagnie des Indes Orientales*⁶⁷ lui fournissait beaucoup d'informations, surtout dans le domaine des Indes orientales à propos desquelles d'autres sources documentaires s'avéraient plus minces, comme Patane, Bantam, Formose ou les Maldives. Les références au *Recueil* hollandais quant à elles sont sûrement importantes pour ce qui a trait globalement aux Indes orientales, même s'il s'agit de références plus limitées par rapport à celles traitant du sous-continent indien⁶⁸. Pour les Maldives en particulier, il existait un autre texte célèbre, les *Voyages* de François Pyrard de Laval⁶⁹, sur lequel Montesquieu s'appuya, le citant directement dans l'*Esprit des Lois*, en rapport au thème du commerce international (EL, XX, 9 et EL, XXI, 21), aux assouplissements possibles des rigueurs du gouvernement despotique⁷⁰, au droit civil sur les navires⁷¹, aux coutumes matrimoniales⁷² et à l'indifférence religieuse⁷³.

L'Inde immobile

Montesquieu s'appuyait sur cette variété d'informations et de références non seulement pour recueillir des exemples utiles permettant d'étayer les affirmations et les jugements exprimés dans l'*Esprit des Lois*, mais, comme nous l'avons rappelé au début, pour chercher des éléments communs et cohérents, susceptibles d'établir une définition uniforme de la réalité sociale et culturelle indienne. C'est un but que Montesquieu semble vouloir atteindre surtout dans le livre XIV de l'*Esprit des Lois*, où il s'intéresse au climat et au milieu naturel jusqu'à formuler certaines généralisations explicites. Ici le peuple des Indes, compris dans son ensemble, est défini, d'après Bernier, comme « doux, tendre, compatissant »⁷⁴; un peuple qui n'avait nul besoin, contrairement à celui du Japon, de peines sévères pour que les lois soient respectées, et qui se révélait – comme les sources classiques le montraient, en plein accord avec les témoignages plus récents – le plus modéré et charitable dans le traitement des esclaves⁷⁵. « Heureux climat – écrit Montesquieu – qui fait naître la candeur des mœurs, et produit la douceur des lois ! » (*ibid.*). Conclusion assez singulière si nous la comparons à d'autres passages de Montesquieu lorsque, en généralisant son propos, il ramène les Indes – « que le nombre infini d'îles et la situation du terrain ont divisées en une infinité de petits États » (*EL*, XVI, 10, t. I, p. 287) –, au cadre du despotisme oriental, sans pour autant offrir une explication convaincante et renvoyant à un « grand nombre de causes, [qu'il n'a] pas le temps de rapporter ici » (*ibid.*).

La référence à la douceur du caractère indien n'échappa pas cependant au critique des *Nouvelles ecclésiastiques* qui, dans le numéro du 9 octobre 1749, attaqua directement l'auteur de l'*Esprit des Lois* sur ce point, y opposant l'exemple de coutumes indiennes atroces comme celles du sacrifice des veuves. Montesquieu se défendit de cette accusation dans le chapitre « Climat » de la *Défense de l'Esprit des Lois*⁷⁶, renvoyant explicitement à ses observations antérieures dans *EL*, XIV, 3 – qui lui semblaient être une réponse à cette critique importante⁷⁷ –, et faisant référence aux « contradictions de l'esprit humain » qui « sait séparer les choses les plus unies, et unir celles qui sont les plus séparées »⁷⁸.

On peut par ailleurs constater que cette admiration pour le caractère doux des Indiens n'est pas cohérente avec le reste des considérations, négatives dans l'ensemble, sur les coutumes et les usages civils et religieux des peuples des Indes orientales. Si, en définitive, le peuple indien était « doux » et « tendre », pour les mêmes raisons naturelles il était, comme on le lit dans *EL*, XIV, 3, « sans courage » et sans énergie; épuisé par une chaleur excessive, il faisait de la « paresse naturelle » (*EL*, XIV, 6, t. I, p. 251) une valeur fondamentale, identifiant dans l'inertie un principe de référence absolu, même du point de vue

religieux, et un motif de bonheur⁷⁹. Pour corriger cette orientation naturelle, l'intervention du législateur aurait été nécessaire, mais dans les Indes ni les lois ni, surtout, la religion ne s'avéraient utiles de ce point de vue. La religion en particulier, et surtout les principes et coutumes religieux qui avaient déterminé la diffusion du monachisme⁸⁰, ne faisaient que consolider et justifier un penchant naturel lié au climat et à l'environnement, et se révéler dramatiquement complémentaire d'un système politique qui, comme nous l'avons vu, donnait au souverain la propriété de la terre, condamnant les peuples de l'Inde à un immobilisme sans espérance.

Dans *EL*, XXIV, les considérations relatives aux religions de l'Inde sont reprises et précisées, confirmant le cadre général traité dans les chapitres précédents. Ici Montesquieu souligne en particulier comment la force répressive de la religion, complément essentiel de la législation civile, s'opposait aux rituels de purification – les ablutions dans les eaux du Gange – qui en annulaient substantiellement les effets, renvoyant la justification des actions répréhensibles à une « chose d'accident » (*EL*, XXIV, 14 ; t. II, p. 142) : « Qu'importe qu'on vive vertueusement, ou non ? – conclut Montesquieu – on se fera jeter dans le Gange » (*ibid.*). La même idée indienne d'immortalité de l'âme, c'est-à-dire la métempsychose, avait, comme nous l'avons vu, des conséquences contradictoires. Si elle constituait un frein indéniable aux comportements criminels, l'homicide en particulier, en Inde elle se traduisait aussi par des manifestations dont l'atrocité et la violence étaient extrêmes, comme le sacrifice imposé aux veuves (*EL*, XXIV, 21). Il s'agissait du reste d'une doctrine dont la conformité avec le milieu naturel indien était reconnue, et dont déri-vaient des comportements et des interdictions, comme celle de consommer de la viande bovine⁸¹, cohérents avec les nécessités imposées par un climat excessivement chaud qui ne permettait pas une reproduction facile du bétail nécessaire aux activités agricoles.

Les défauts d'un système de normes qui ne se montrait pas enclin à combattre de manière efficace les effets du climat étaient maintes fois mis en évidence, en particulier à propos de la condition des femmes. Alors que dans les autres États despotiques d'Orient le confinement des femmes se révélait, par exemple, pleinement conforme aux exigences de maintien de l'ordre, et générait chez elles des coutumes austères et, en dernière analyse, « admirables »⁸², on savait, aux Indes, « jusqu'à quel point les vices du climat, laissés dans une grande liberté, peuvent porter le désordre » (*ibid.* : 288). Le tableau récapitulatif, dont les récits de voyage fournissaient des informations ponctuelles et des exemples pittoresques⁸³, était que « la corruption de leurs mœurs y est inconcevable » (*ibid.*), et cela constituait le versant moral d'un cadre général de désordre qui trouvait son complément immédiat dans les formes du droit et de l'autorité, se manifestant dans les situations extrêmes

d'insécurité et de précarité dont les effets étaient particulièrement évidents au niveau social et économique : « Là, il n'y a que des misérables qui pillent, et des misérables qui sont pillés. Ceux qu'on appelle des grands n'ont que de très petits moyens ; ceux que l'on appelle des gens riches n'ont guère que leur subsistance » (*ibid.* : 287). Ce tableau était certainement sommaire, simplifié à l'extrême et presque caricatural par rapport à la diversité du monde auquel Montesquieu entend donner une place dans l'argumentation de l'*Esprit des Lois*, mais il était cependant affirmé avec clarté et vigueur.

Si un trait dominant peut être dégagé de la série d'observations éparses, des jugements et des exemples présentés par Montesquieu à propos des Indes, c'est sans nul doute celui d'une immobilité pérenne et passive qui ne semble pas laisser de place à une quelconque possibilité d'évolution. Ce qui a été mis en évidence à propos des relations commerciales avec l'Occident, et l'expression selon laquelle « les Indes ont été, les Indes seront ce qu'elles sont à présent » (*EL*, XXI, 1 ; t. II, p. 20), ne s'applique donc pas uniquement à l'histoire du commerce international, mais prend une valeur beaucoup plus large, comme ce passage, qui précède immédiatement la phrase citée, le montre clairement, en rappelant que « les auteurs anciens qui nous ont parlé des Indes, nous les dépeignent telles que nous les voyons aujourd'hui, quant à la police, aux manières et aux mœurs⁸⁴ ».

Le développement moderne des relations entre l'Inde et l'Europe ne semblait pas troubler ce tableau et ouvrir une nouvelle série de problèmes, ni éclipser les nouveaux effets possibles dus aux formes de l'autorité coloniale européenne, affirmant d'un côté la pérennité des formes anciennes des rapports internationaux et, de l'autre, l'image d'un monde perpétuellement égal à lui-même et fondamentalement condamné à l'immobilité, à la passivité, à la soumission aux lois du climat et de la nature, que les formes de gouvernement et la religion avaient seulement contribué à rendre plus solides. Cette image pesa sur les formes ultérieures de l'idéologie coloniale et sur les représentations historiques et politiques du monde indien, alors que précisément l'autorité européenne sur le sous-continent était dans sa phase d'affirmation la plus forte*.

R. M.

Notes

* Article traduit de l'italien par Katia Bienvenu et revu par Marie Fourcade, Rolando Minuti, Cléo Pace et Ines G. Županov.

1. Aussi bien que dans beaucoup d'autres contributions de ce collaborateur infatigable de l'entreprise encyclopédique qui révèlent la forte dépendance à Montesquieu et la

reprise directe de thèmes et de jugements formulés dans *De l'Esprit des Lois*. Il nous semble que l'utilisation de Montesquieu par Jaucourt (voir surtout pour ce thème l'article « Inde ») est encore plus directe et significative que la référence à Voltaire, rappelée par MURR (1983 : 257). Des citations, comme celle qui suit, en témoignent : « La nature du climat – écrit Jaucourt – qui a donné à ces peuples une faiblesse qui les rend timides, leur a donné de même une imagination si vive, que tout les frappe à l'excès. Cette délicatesse, cette sensibilité d'organes, leur fait fuir tous les périls, et les leur fait tous braver » (« Inde », in *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné etc.*, t. VIII, A Neufchastel, chez Samuel Faulche et Compagnie, 1765, p. 662). Le passage reprend avec peu de variantes ce que Montesquieu écrit dans l. XIV, chap. 3, de *l'Esprit des Lois* (MONTESQUIEU, *De l'Esprit des Lois*, éd. R. Derathé, Paris, Garnier, 1973, 2 vol. [nous citerons par la suite cette édition avec le sigle *EL*], t. I, p. 249). Pour une comparaison avec le jugement de Voltaire sur les caractères des Indiens, « qui ont toujours été aussi mous que nos septentrionaux étaient féroces », cf. VOLTAIRE 1963, t. I, chap. 3, pp. 236-236.

2. Jaucourt rappelle opportunément que « les anciens donnèrent d'abord ce nom au pays situé sur le grand fleuve Indus en Asie ; et c'est la seule *Inde* des anciens proprement dite. Ils la divisèrent ensuite en *Inde* en deçà du Gange, *India intrà Gangem*, et en *Inde* au-delà du Gange, *India extrà Gangem* », (« Inde », *op. cit.*, pp. 660-661).
3. « Inde » *op. cit.*, p. 662. En effet, ajoutait Jaucourt, l'inclusion des Philippines et des îles Mariannes était seulement due au lexique du commerce international, de même que l'inclusion de la Chine, du Tonquin et du Japon dans le cadre des Indes orientales était impropre sous l'angle de la terminologie géographique : « Lorsqu'il n'est question que de commerce, on comprend encore sous le nom d'*Indes orientales*, le Tonquin, la Chine, & le Japon ; mais à parler juste, ces vastes pays, ni les Philippines, moins encore les îles Mariannes, ne doivent point appartenir aux Indes orientales, puisqu'elles vont au-delà. »
4. Les *Geographica* sont d'une importance particulière comme matériaux de travail de Montesquieu pour traiter les thèmes relatifs à l'histoire, la géographie et l'ethnographie ; cf. Montesquieu, *Extraits et notes de lectures*, I, *Geographica*, sous la direction de C. Volpilhac-Auger, Oxford, Voltaire Foundation/Naples, Institut italien pour les études philosophiques (« Œuvres complètes de Montesquieu », 16), 2007 [nous le citerons ensuite sous l'intitulé *Geographica*]. Voir aussi *Extraits et notes de lectures*, II, (*Œuvres complètes de Montesquieu*, 17), en cours de publication.
5. Voir surtout à ce sujet VOLPILHAC-AUGER 2002 : 49-60 ; BRIANT, 2005-2006 : 151-185 ; 2006 : 9-75 ; 2007b : 243-262 ; 2007a : 321-335. Plus récemment Pierre Briant a publié une reconstruction magistrale de la présence d'Alexandre le Grand dans la culture du siècle des Lumières (BRIANT 2012).
6. « Les Romains conquièrent tout pour tout détruire : il voulut tout conquérir pour tout conserver ; et quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance » (*EL*, X, 15 ; t. I, p. 163).
7. Voir LARRÈRE 2002 : 321-335 ; BRIANT 2006 : 20-26 ; VOLPILHAC-AUGER 2002. De *l'Histoire du commerce et de la navigation des anciens* de Pierre-Daniel Huet (Paris, Coustelier, 1716) Montesquieu avait rédigé un extrait (Bibliothèque de Bordeaux, ms 2526/22) encore inédit, dont la publication, par les soins de Pierre Briant, est prévue dans le t. 17 des *Œuvres complètes de Montesquieu* (*Extraits et notes de lecture*, II).

8. Montesquieu souligne, à ce sujet, qu'au temps de la conquête de l'Égypte par Alexandre, « Les Perses n'avaient aucune sorte de navigation. Quand ils conquièrent l'Égypte, ils y apportèrent le même esprit qu'ils avaient eu chez eux » (*EL*, XXI, 9; t. II, p. 34). Les motivations religieuses de cette hostilité des Persans pour la navigation sont rappelées dans *EL*, XXI, 8 (« D'ailleurs les Perses n'étaient pas navigateurs, et leur religion même leur ôtait toute idée de commerce maritime »; t. II, p. 31) et dans la note *f* insérée à la suite de ce passage où, en se référant à l'*Historia religionis veterum Persarum* (Oxonii, E Theatro Sheldoniano, 1700) de Thomas Hyde, Montesquieu observe que « pour ne point souiller les éléments, ils ne naviguaient pas sur les fleuves » et que « encore aujourd'hui ils n'ont point de commerce maritime, et ils traitent d'athées ceux qui vont sur mer » (*op. cit.*, t. II, p. 31).
9. « Il y a plus – ajoute Montesquieu – il était reçu, avant l'expédition d'Alexandre, que la partie méridionale des Indes était inhabitable : ce qui suivait de la tradition que Sémiramis n'en avait ramené que vingt hommes, et Cyrus que sept », (*ibid.* : 31-32). Alexandre, en pénétrant dans le sous-continent, trouva en revanche « la partie du midi pleine de grandes nations, de villes et de rivières, il en tenta la conquête, et la fit », (*ibid.*) ; sur cette base « il forma le dessein d'unir les Indes avec l'Occident par un commerce maritime, comme il les avait unis par des colonies qu'il avait établies dans les terres » (*ibid.*). La source utilisée à ce propos est Strabon ; on conteste l'idée d'Hérodote (*Storie*, I. IV) d'une conquête de l'Inde entière faite par Darius.
10. Cf. *EL*, XXI, 9; t. II, p. 36. « Aujourd'hui – ajoute Montesquieu – l'on découvre les terres par les voyages de mer : autrefois on découvrait les mers par la conquête des terres ».
11. *Ibid.* Montesquieu associe Siger au *Sigertidis regnum* dont parle Strabon (*Rerum Geographicum*, I.XI).
12. « Ainsi il s'en faut bien que le commerce des Grecs et des Romains aux Indes ait été aussi étendu que le nôtre ; nous qui connaissons des pays immenses qu'ils ne connaissaient pas ; nous qui faisons notre commerce avec toutes les nations indiennes, et qui commerçons même pour elles et naviguons pour elles » (*EL*, XXI, 9; t. II, p. 38). Malgré cela « ils faisaient ce commerce avec plus de facilité que nous ; et, si l'on ne négociait aujourd'hui que sur la côte du Guzarat et du Malabar, et que, sans aller chercher les îles du midi, on se contentât des marchandises que les insulaires viendraient apporter, il faudrait préférer la route de l'Égypte à celle du cap de Bonne Espérance » (*ibid.*).
13. « Je sais bien que des gens pleins de ces deux idées : l'une, que le commerce est la chose du monde la plus utile à un État, et l'autre, que les Romains avaient la meilleure police du monde, ont cru qu'ils avaient beaucoup encouragé et honoré le commerce ; mais la vérité est qu'ils y ont rarement pensé » (*EL*, XXI, 14; t. II, p. 49). Sur le thème du commerce antique et moderne dans la réflexion de Montesquieu, voir en particulier LARRÈRE 2002 ; SPECTOR 2006 (en particulier pp. 399-436).
14. « Le commerce des Romains aux Indes était considérable. Strabon avait appris en Égypte qu'ils y employaient cent vingt navires ce commerce ne se soutenait encore que par leur argent. Ils y envoyaient tous les ans cinquante millions de sesterces » (*EL*, XXI, 16; t. II, pp. 51-52).
15. « Il fallait qu'ils y envoyassent leur argent, et ils n'avaient pas, comme nous, la ressource de l'Amérique, qui supplée à ce que nous envoyons. Je suis persuadé qu'une des raisons qui fit augmenter chez eux la valeur numéraire des monnaies, c'est-à-dire établir le billon, fut la rareté de l'argent, causée par le transport continuel qui s'en faisait aux Indes. Que si les marchandises de ce pays se vendaient à Rome le centuple, ce profit des Romains se faisait sur les Romains mêmes, et n'enrichissait point l'empire » (*ibid.*, p. 52).

16. « Nous ne faisons aujourd'hui le commerce des Indes que par l'argent que nous y envoyons. Les Romains y portaient toutes les années environ cinquante millions de sesterces. Cet argent, comme le nôtre aujourd'hui, était converti en marchandises qu'ils rapportaient en Occident. Tous les peuples qui ont négocié aux Indes y ont toujours porté des métaux, et en ont rapporté des marchandises » (EL, XXI, 1 ; t. II, p. 19). La source utilisée, à propos du commerce romain, est ici Pline l'Ancien (*Historia naturalis*, VI, 26).
17. « C'est la nature même qui produit cet effet. Les Indiens ont leurs arts, qui sont adaptés à leur manière de vivre. Notre luxe ne saurait être le leur, ni nos besoins être leurs besoins. Leur climat ne leur demande ni ne leur permet presque rien de ce qui vient de chez nous. Ils vont en grande partie nus ; les vêtements qu'ils ont, le pays les leur fournit convenables ; et leur religion, qui a sur eux tant d'empire, leur donne de la répugnance pour les choses qui nous servent de nourriture. Ils n'ont donc besoin que de nos métaux, qui sont les signes des valeurs, et pour lesquels ils donnent des marchandises, que leur frugalité et la nature de leur pays leur procure en grande abondance » (*ibid.*).
18. D'autres références, de moindre importance, concernent le *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas*, Amsterdam, Jean Frédéric Bernard, 1725, et *Les Six voyages de Jean-Baptiste Tavernier [...] qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, etc.*, Paris, G. Clouzier, 1679-1682.
19. Du point de vue de l'importance de Bernier pour l'histoire économique et sociale de l'époque moghole, voir CHAUDHURI 1985. Voir aussi MURR 1990 : 239-311 ; NANDA 1994 ; DEW 2009 : 131-167 et *passim* ; RUBIÉS 2005 : 109-180.
20. Voir en particulier MURR 1997 : 71-114 et le recueil d'essais sous la direction de MURR in *Corpus*, 20/21, 1992, ayant pour titre *Bernier et les gassendistes*.
21. *Voyages de François Bernier, contenant la description des Etats du Grand Mogol, de l'Hindoustan, du royaume de Cachemire, etc.*, Amsterdam, Paul Marret, 1710, 2 vol. (1^{re} éd., Paris, Claude Barbin, 1670-71). Voir l'édition récente, *Un libertin dans l'Inde moghole. Les voyages de François Bernier, 1656-1669*, édition intégrale s. dir. de F. Tinguely, Paris, Chandeigne, 2008, comprenant une bibliographie des différentes éditions des voyages de Bernier.
22. Voir l'« Introduction » de VOLPILHAC-AUGER à l'édition de l'extrait des voyages de Bernier, *Geographica* : 321-345 (p. 321).
23. *Ibid.* : 331-336 ; cf. « Lettre a Monsieur Colbert. De l'Etenduë de l'Hindoustan, Circulation de l'or et de l'argent pour venir s'y abîmer, Richesses, Forces, Justice, et Cause principale de la Decadence des Etats de l'Asie », in BERNIER 1710, t. I, pp. 269-320.
24. *Ibid.* vol. I, p. 276 (*Geographica* : 331).
25. « [...] les uns ne payent rien d'autres peu » (*ibid.*) ; BERNIER 1710, vol. I, p. 278.
26. *Ibid.* ; cf. BERNIER 1710, vol. I, p. 281.
27. Dans la tentative de classification des formes du gouvernement militaire qu'il proposa dans *Pensées* 1772, Montesquieu identifiera dans l'État moghol et dans celui des Tartares une forme spécifique de gouvernement militaire despotique : « Du gouvernement despotique militaire : le Mogol, les Tartares. Du gouvernement aristocratique militaire : Alger. Du gouvernement démocratique militaire : Y en a-t-il ? », (*Œuvres complètes de Montesquieu*, s. dir. de A. Masson, Paris, Nagel, 1950-1955, t. II, pp. 1-677 [nous citerons par la suite cette édition avec le sigle P], p. 528).
28. « Le grand Mogol heritier des effets de tous ses sujets et toutes les terres en propre a lui », (*ibid.*, p. 331) ; cf. BERNIER 1710., p. 276 ; un concept similaire, faisant référence à

- la condition des Omrahs, est présent pp. 286-287 et, de façon plus générale, *ibid.*, p. 95, où on lit qu'« il n'est pas dans des Indes comme en France et dans les autres Etats de la Chrétienté, où les Seigneurs ont des grandes Terres en propre et de grand revenu, qui leur donnent moyen de pouvoir subsister quelques temps d'eux-mêmes ».
29. Pour un examen des différentes transformations de la notion de despotisme oriental, de l'antiquité classique au XX^e siècle, voir FELICE 2001-2002. Notons que c'est sur la base de références à d'autres voix de la tradition politique européenne, en particulier Bodin bien qu'il concerne surtout l'empire ottoman que la lecture des pages de Bernier par Montesquieu aura été féconde.
 30. P 1839, p. 551. Dans cette énumération des variétés du despotisme, il faut souligner le rappel de la différence chinoise : « La raison pourquoi la Chine a un meilleur gouvernement et ne dépérit pas comme tous les autres états d'Asie, c'est que la propriété des terres y est établie ; au lieu qu'elle ne l'est ni en Turquie, ni en Perse, ni au Mogol, ni au Japon, au moins totale. La raison pourquoi elle est à la Chine, c'est que le contraire mènerait à la révolte ; au lieu que, dans les autres états, elle ne mène qu'à l'insensible anéantissement. »
 31. « Il suit de ce que les terres appartiennent au prince, qu'il n'y a presque point de lois civiles sur la propriété des terres » (EL, VI, 1 ; t. I, p. 82).
 32. « Dans ces États, on ne répare, on n'améliore rien. On ne bâtit de maisons que pour la vie, on ne fait point de fossés, on ne plante point d'arbres ; on tire tout de la terre, on ne lui rend rien ; tout est en friche, tout est désert. » (EL, V, 14 ; t. I, p. 69). D'autre part, tout cela ne diminuait pas l'avidité des princes : « Pensez-vous que des lois qui ôtent la propriété des fonds de terre et la succession des biens, diminueront l'avarice et la cupidité des grands ? Non : elles irriteront cette cupidité et cette avarice. On sera porté à faire mille vexations, parce qu'on ne croira avoir en propre que l'or ou l'argent que l'on pourra voler ou cacher » (*ibid.*).
 33. Voir *Geographica* : 334 : « Ignorance nécessaire, qui fond[e]roit les colleges ? d'ou viendroient les echoliers [,] qui pourroit les entretenir ? qui voudroit paroître asses riche pour cela ? Ou sont les emplois qui requierent de la capacité ? Qui est ce qui pourroit animer ? », etc. ; cf. BERNIER 1710, vol. I, p. 306.
 34. « Au Mogol, chacun, profession du père ; filles qui ne se marient point, parce qu'elles ne trouvent point de parti dans une autre profession, qu'ils croient moins noble. De plus, la misère fait que l'on ne peut se placer chez un maître. On n'a que l'instruction paternelle » (P 1787, p. 531).
 35. « Un pareil État sera dans la meilleure situation, lorsqu'il pourra se regarder comme seul dans le monde ; qu'il sera environné de déserts, et séparé des peuples qu'il appellera barbares. Ne pouvant compter sur la milice, il sera bon qu'il détruise une partie de lui-même » (EL, V 14 ; t. I, p. 68).
 36. « Ces trois États, Turquie, Perse, et l'Hindoustan, comme ils ont tous ôté ce Mien et ce Tien à l'égard des fonds de tesse et de la propriété des possessions, qui est le fondement de tout ce qu'il y a de beau et de bon dans le monde, ne peuvent qu'ils ne se ressemblent de bien près ; ils ont le même défaut, il faut de nécessité que, tôt ou tard, ils tombent dans les mêmes inconvénients qui en sont des suites nécessaires, dans la tyrannie, dans la ruïne et dans la désolation » (BERNIER 1710, vol. I, p. 310).
 37. Voir FELICE 1998 : 9-102 (en particulier pp. 45-48).
 38. Une attention particulière est portée aux considérations d'ordre médical, qui révélaient un pan spécifique des intérêts de Montesquieu. Sur cet aspect de sa pensée voir

- en particulier CASABIANCA 2008. Sur l'importance du problème de conditions climatiques, par rapport à la présence britannique en Inde, voir HARRISON 1999.
39. Ainsi cités dans la Lettre à Monsieur Chapelain et, de la même façon, indiqués dans l'extrait de Montesquieu. « Lettre a Monsieur Chapelain. *Touchant les Superstitions, étranges façons de faire, et Doctrine des Indous ou Gentils de l'Hindoustan* », in BERNIER 1710, t. II, pp. 97-168. Bernier déclare (cf. *ivi*, p. 133) ne pas connaître le sanscrit et avoir besoin de l'aide d'interprètes, reconnaissant en particulier ce qu'il doit au jésuite Heinrich Roth (« le Reverend Pere Roa », p. 140), connu à Agra, ainsi que les contributions d'Athanasius Kircher, Henri Lord et Abraham Roger. Cf. *Geographica* : 338.
 40. *EL*, XXIV, 24 : « Des lois de religions locales ».
 41. « L'excessive chaleur brûle toutes les campagnes ; on n'y peut nourrir que très peu de bétail on est toujours en danger d'en manquer pour le labourage ; les bœufs ne s'y multiplient que médiocrement ; ils sont sujets à beaucoup de maladies : une loi de religion qui les conserve est donc très convenable à la police du pays. Pendant que les prairies sont brûlées, le riz et les légumes y croissent heureusement, par les eaux qu'on y peut employer : une loi de religion qui ne permet que cette nourriture, est donc très utile aux hommes dans ces climats. La chair des bestiaux n'y a pas de goût ; et le lait et le beurre qu'ils en tirent fait une partie de leur subsistance : la loi qui défend de manger et de tuer des vaches n'est donc pas déraisonnable aux Indes » (*EL*, XXIV, 24 ; t. I, pp. 149-150) ; cf. *Geographica* : 338-339, et BERNIER 1710, t. II, pp. 136-137. Le texte renvoie aussi au recueil XII des *Lettres édifiantes et curieuses* ; cf. *Geographica* : 378-379.
 42. « * Cette idée est naturelle on la trouve au Mexique et en d'autres lieux [...] Motesuma disoit toujours que la religion estoit bonne pour lui, celle des Espagnols pour eux » (*Geographica* : 339).
 43. « Il y a beaucoup de lois locales dans les diverses religions. Et quand Montésuma s'obstinait tant à dire que la religion des Espagnols était bonne pour leur pays, et celle du Mexique pour le sien, il ne disait pas une absurdité, parce qu'en effet les législateurs n'ont pu s'empêcher d'avoir égard à ce que la nature avait établi avant eux » (*EL*, XXIV, 24 ; t. II, p. 149).
 44. Voir *EL*, XXIV, 25 : « Inconvénient du transport d'une religion d'un pays à un autre ».
 45. Voir Montesquieu, *Défense de l'Esprit des Lois*, s. dir. de P. Rétat, Lyon, ENS Éditions/Paris, Éditions Classiques Garnier (*Œuvres complètes de Montesquieu*, 7), 2010 ; en particulier, pour la référence au Mexique, voir les conseils de correction suggérés par M^{sr} Giovanni Bottari (*ibid.*, p. 187).
 46. Ce qui lui suggère une plaisanterie sur Malebranche et la théorie oviste : « * J'aimerois mieux cela que ce que dit le P. Mallebranche que tous les hommes estoient dans l'ovaire d'Eve », (*Geographica* : 340).
 47. « * (Cette doctrine – commente Montesquieu – semble avoir esté reservée aux poetes Virgile par exemple). »
 48. « Lettre envoyée de Chiras en Perse, a Monsieur Chapelle. *Sur le dessein qu'il a de se remettre à l'étude, sur quelques points qui concernent la doctrine des Atomes, et sur la nature de l'entendement humain* », in BERNIER 1710, t. II, pp. 169-205.
 49. « Lettre a Monsieur de Merveilles. *Aureng-Zebe étant sur son depart. Contenant le sujet du Voyage d'Aureng-Zebe, etc.* », in BERNIER 1710, t. II, pp. 206-216.
 50. « * Ce sont ces vers – les vers qui pénètrent dans le corps à cause du contact avec l'eau, durant le voyage d'Aurengzeb et de sa suite à Lahore et dans le Cashmir – auxquels les habitants d'Urgel je croy dans le pais de Karisme sont sujets pour boire des eaux de la

- riviere qui y passe peut estre ces eaux ne sont mal seines qu'a cause que les mahométans s'y beignent peut estre que des fontaines sablées previeudroint cela : 213. C'est que la religion est transporté d'un lieu en un autre vices qui en resultent aussi les Indiens menent ils dans leurs voyages de l'eau du Gange pour ne pas boire des ces mauvaises eaux 213 », (*Geographica*, p. 34).
51. « Le Bengale est l'ouvrage du Gange comme Aristote dit que l'Egipte l'est du Nil » (*Geographica* : 345 ; cf. BERNIER 1710, t. II, p. 351).
 52. Voir « *Lettres édifiantes et curieuses*. Texte présenté, établi et annoté par C.VOLPILHAC-AUGER », in *Geographica* : 349-413. Cf. *Lettres édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus*, Paris, Nicolas Le Clerc [et al.], 1702-1776, 34 vol. Pour la datation des notes de Montesquieu, voir VOLPILHAC-AUGER 2007 « Introduction » : 321-345.
 53. « * Ces lettres sont très curieuses ce sont des gens qui restent plus longtemps dans le pais que les faiseurs des relations ordinaires Bernier dit que les intendans soulagent peu les peuples ; on semble dire icy le contraire » (*ibid.*).
 54. « * Ces lettres sont pleines de faits tres curieux il faut qu'ils disent la verité lors qu'ils n'ont pas d'interest de la cacher pour estre crus lors qu'ils veulent mentir », (*ibid.* : 369).
 55. « Aurengzeb prie [prié] de determiner le successeur dit que c'estoit au ciel a en decider les freres ches les Mogol sont donc dans la necessite de s'egorger, les princes indiens abhorrent cela il n'y a point de pais ou les freres soyent plus unis » (*ibid.*).
 56. En Chine, en revanche, la complexité des interactions entre les rites, les coutumes et les institutions civiles, produisait un système qui rendait très difficile la pénétration du christianisme ; conséquence « bien triste », comme l'écrit Montesquieu dans *EL*, XIX, 18 ; t. I, p. 340.
 57. « Quoy que les loix des castes soyent des obstacles au christianisme – écrit Montesquieu résumant le texte de la lettre du père Bouchet, présente dans le recueil XV – cependant des qu'on en a converti plusieurs dans une caste cela facilite la conversion des autres et toute la caste suivra » (*ibid.* : 389).
 58. *Ibid.* À propos de l'avantage pour l'évangélisation que procuraient les divisions par rapport à l'autorité du Moghol, Montesquieu remarquait : « *La politique soutient donc le christianisme dans un pais dominé par les mahometans », (*ibid.* : 396). Concernant la convergence des intérêts entre les princes indiens et les missionnaires : « *Les petits princes favorisent souvent les missions parce que cela attire souvent des peuplades dans leurs terres. »
 59. *Ibid.* Concernant les conséquences négatives des castes, avec une référence particulière à la condition des femmes, cf. aussi *EL*, XIX, 9 ; t. I, pp. 332-333.
 60. *EL*, XXIV, 1, t. II, pp. 131-132 est essentiel de ce point de vue. Sur cette thématique, liée à la réflexion de Montesquieu sur les religions orientales, voir MINUTI 200 : 331-402.
 61. « * (Quelque fausses que soyent ces epreuves l'ignorance en tire ce bien que persuadant que les crimes ne peuvent estre caches elles en detournent) » (*ibid.* : 384).
 62. « Le dogme de l'immortalité de l'âme se divise en trois branches : celui de l'immortalité pure, celui du simple changement de demeure, celui de la métempsycose ; c'est-à-dire le système des chrétiens, le système des Scythes, le système des Indiens » (*EL*, XXIV, 21, t. II, p. 147).
 63. Voir *Geographica* : 385 : « *Dans ce pais-la il n'y a donc que les innocens qui souffrent une mort violente femmes se brulent. »
 64. C'est le titre du *EL*, XXIV, 22, p. 148.

65. « La religion mahométane et la religion indienne ont, dans leur sein, un nombre infini de peuples : les Indiens haïssent les mahométans, parce qu'ils mangent de la vache ; les mahométans détestent les Indiens, parce qu'ils mangent du cochon » (*ibid.*).
66. Cf. *EL*, XIV, 3, n. a ; t. I, p. 249, à propos de la mollesse des Indiens comparée au courage des soldats européens : « Cent soldats d'Europe, dit Tavernier, n'auraient pas grand-peine à battre mille soldats indiens » ; cf. *Les six voyages de Jean Baptiste Tavernier [...] en Turquie, en Perse, et aux Indes, etc.*, Paris, chez Gervais Clouzier et Claude Barbin, 1676, t. II, p. 246. Voir encore, dans *EL*, XIII, 11. Concernant les formes de punition pour fraude dans l'État du Moghol, la référence implicite est TAVERNIER 1679-1682, t. II, p. 6.
67. *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales, formée dans les Provinces Unies des Pays-Bas*, Amsterdam, aux dépens d'Estienne Roger, 1702-1706, 5 vol.
68. Voir en particulier, *EL*, V, 14, sur les règles de succession des souverains à Bantam ; *EL*, V, 17, sur les présents des sujets aux souverains moghols ; *EL*, VI, 1, et l'exemple de Mazulipatam à propos de l'absence du principe d'honneur dans les états despotiques ; *EL*, XVI, 3 et 4, sur la polygamie à Ceylan et Bantam ; *EL*, XVI, 10, sur la lubricité des femmes de Patane ; *EL*, XXIII, 12, sur Bantam encore, à propos du rapport démographique entre les hommes et les femmes.
69. *Voyage de François Pyrard de Laval contenant sa navigation aux Indes Orientales, Maldives, Moluques, et au Brésil, etc. Nouvelle édition, etc.*, Paris, Thiboust, 1619, 2 t. [1^{re} éd., ivi, R. Dallin, 1615]. Voir MARGOLF 2003 : 111-134.
70. Voir *EL*, XII, 30 ; t. I, p. 228 : « C'est une bonne coutume des Maldives, que lorsque un seigneur est disgracié, il va tous les jours faire sa cour au roi, jusqu'à ce qu'il rentre en grâce ; sa présence désarme le courroux du prince. »
71. *EL*, XXVI, 25 ; t. II, p. 193 : « Est-ce une bonne loi, que toutes les obligations civiles passées dans le cours d'un voyage entre les matelots dans un navire, soient nulles ? François Pyrard nous dit que de son temps elle n'était point observée par les Portugais, mais qu'elle l'était par les Français » ; cf. PYRARD DE LAVAL 1619, t. II, p. 198.
72. Voir *EL*, XVI, 5 et 10, au sujet des coutumes matrimoniales à Malabar et aux Maldives. Sur le thème des coutumes matrimoniales, voir aussi la référence à Pyrard de Laval dans *EL*, XXVI, 14, qui porte sur le thème des raisons universelles de l'interdit de l'inceste.
73. *EL*, XXV, 15 ; t. II, p. 167 : « À Calicut, c'est une maxime d'État, que toute religion est bonne » ; cf. PYRARD DE LAVAL 1619, t. I, p. 432.
74. *EL*, XIV, 15 ; t. I, p. 260 (cf. BERNIER 1710, t. I, p. 140). Pour cette raison, comme on pouvait le déduire à la lecture de la lettre du père Bouchet, dans le recueil XIV des *Lettres édifiantes*, « ses législateurs ont-ils eu une grande confiance en lui. Ils ont établi peu de peines, et elles sont peu sévères ; elles ne sont pas même rigoureusement exécutées. Ils ont donné les neveux aux oncles, les orphelins aux tuteurs, comme on les donne ailleurs à leurs pères : ils ont réglé la succession par le mérite reconnu du successeur. Il semble qu'ils ont pensé que chaque citoyen devait se reposer sur le bon naturel des autres » (*ibid.*).
75. « J'avais pensé que la douceur de l'esclavage, aux Indes, avait fait dire à Diodore qu'il n'y avait dans ce pays ni maître ni esclave ; mais Diodore a attribué à toute l'Inde ce qui, selon Strabon, liv. XV, n'était propre qu'à une nation particulière » (*ibid.*, n. d.).
76. Voir *Défense de l'Esprit des lois*, op. cit., p. 94-95.
77. « Les Indiens sont naturellement sans courage ; les enfants même des Européens nés aux Indes perdent celui de leur climat. Mais comment accorder cela avec leurs actions

atroces, leurs coutumes, leurs pénitences barbares ? Les hommes s'y soumettent à des maux incroyables, les femmes s'y brûlent elles-mêmes : voilà bien de la force pour tant de faiblesse » (*EL*, XIV, 3 ; t. I, p. 249). Ceci pouvait s'expliquer sur la base du rapport entre la faiblesse physique et la force de l'imagination : « La nature, qui a donné à ces peuples une faiblesse qui les rend timides, leur a donné aussi une imagination si vive que tout les frappe à l'excès. Cette même délicatesse d'organes, qui leur fait craindre la mort, sert aussi à leur faire redouter mille choses plus que la mort. C'est la même sensibilité qui leur fait fuir tous les périls, et les leur fait tous braver » (*ibid.*).

78. *Défense de l'Esprit des lois*, op. cit., p. 95.
79. « Les Indiens croient que le repos et le néant sont le fondement de toutes choses et la fin où elles aboutissent. Ils regardent donc l'entière inaction comme l'état le plus parfait et l'objet de leurs désirs. Ils donnent au souverain être le surnom d'immobile » (*EL*, XIV, 5 ; t. I, p. 250). Dans ce cas la source est Du Halde, comme l'a noté DODDS (1929 : 201).
80. « Le monachisme y fait les mêmes maux ; il est né dans les pays chauds d'Orient, où l'on est moins porté à l'action qu'à la spéculation. En Asie, le nombre des derviches, ou moines, semble augmenter avec la chaleur du climat ; les Indes, où elle est excessive, en sont remplies : on trouve en Europe cette même différence » (*EL*, XIV, 7 ; t. I, p. 252).
81. « La chair des bestiaux n'y a pas de goût ; et le lait et le beurre qu'ils en tirent fait une partie de leur subsistance : la loi qui défend de manger et de tuer des vaches n'est donc pas déraisonnable aux Indes » (*EL*, XXIV, 24 ; t. II, p. 150).
82. « On trouve des mœurs plus pures dans les divers États d'Orient, à proportion que la clôture des femmes y est plus exacte. Dans les grands États, il y a nécessairement des grands seigneurs. Plus ils ont de grands moyens, plus ils sont en état de tenir les femmes dans une exacte clôture, et de les empêcher de rentrer dans la société. C'est pour cela que, dans les empires du Turc, de Perse, du Mogol, de la Chine et du Japon, les mœurs des femmes sont admirables », (*EL*, XVI, 10 ; t. I, p. 287).
83. « À Patane, la lubricité, des femmes est si grande, que les hommes sont contraints de se faire de certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises » (*ibid.*).
84. *Ibid.* Cf. P 1882 (pp. 561-562), qui reprend le thème de la réponse aux critiques des *Nouvelles Ecclésiastiques* (voir *supra*, p. 94) : « Voyez dans Diodore (livre III, p. 296) les lois des Indiens, qui ont beaucoup de rapport avec ce qu'on nous en dit aujourd'hui, tant pour la différence des castes ; des conditions, la douceur de l'esclavage, la propriété des terres au Souverain, etc. » Si il y avait un changement remarquable, c'était plutôt sur le plan péjoratif par rapport au tableau de Diodore, puisque « ce qu'il dit, qu'on n'y a jamais vu de famine, est bien changé ».

Bibliographie

Auteurs des XVII^e et XVIII^e siècles

- BERNIER, F. (1710), *Voyages de François Bernier, contenant la description des Etats du Grand Mogol, de l'Hindoustan, du royaume de Cachemire, etc.*, Amsterdam, Paul Marret, 2 vol. (1^{re} éd., Paris, Claude Barbin, 1670-1671).
- ENCYCLOPÉDIE, ou Dictionnaire raisonné, etc. (1765), t. VIII, A Neufchastel, chez Samuel Faulche et Compagnie.
- HUET, P.-D. (1716), *L'Histoire du commerce et de la navigation des anciens*, Paris, Coustelier.

- HYDE, Th. (1700), *Historia religionis veterum Persarum eorumque magorum*, Oxonii, E Theatro Sheldoniano.
- JAUCOURT [le chevalier Louis de] (1765), « Inde », in *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné, etc.*, t. VIII, A Neufchâtel, chez Samuel Faulche et Compagnie.
- LETTRE a Monsieur Chapelain (4 octobre 1667), touchant les superstitions, étranges façons de faire, et Doctrine des Indous ou Gentils de l'Hindoustan in Bernier, *Voyages, op. cit.*, t. II, pp. 97-168.
- LETTRE a Monsieur Colbert (1670). De l'Etenduë de l'Hindoustan, Circulation de l'or et de l'argent pour venir s'y abîmer, Richesses, Forces, Justice, et Cause principale de la Decadence des Etats de l'Asie, in Bernier, *Voyages, op. cit.*, t. I, pp. 269-320.
- LETTRE a Monsieur de Merveilles. Aureng-Zebe étant sur son depart. Contenant le sujet du Voyage d'Aureng-Zebe, etc., in Bernier, *Voyages, op. cit.*, t. II, pp. 206-216.
- LETTRE envoyée de Chiras en Perse, a Monsieur Chapelle (10 juin 1668), sur le dessein qu'il a de se remettre à l'étude, sur quelques points qui concernent la doctrine des Atomes, et sur la nature de l'entendement humain, in Bernier, *Voyages, op. cit.*, t. II, pp. 169-205.
- LETTRES édifiantes et curieuses. Texte présenté, établi et annoté par Catherine Volpilhac-Auger, in *Geographica*, pp. 349-413.
- LETTRES édifiantes et curieuses, écrites des missions étrangères par quelques missionnaires de la Compagnie de Jésus, Paris, Nicolas Le Clerc [et al.], 1702-1776, 34 vol.
- MONTESQUIEU (1973), *De l'Esprit des Lois*, éd. R. Derathé, Paris, Garnier, 2 vol.
- MONTESQUIEU (2010), *Défense de l'Esprit des Lois*, s. dir. de Pierre Rétat, Lyon, ENS Éditions/Paris, Éditions Classiques Garnier (« Œuvres complètes de Montesquieu » 7).
- PYRARD DE LAVAL, F., *Voyage de François Pyrard de Laval contenant sa navigation aux Indes Orientales, Maldives, Moluques, et au Brésil, etc. Nouvelle édition, etc.*, Paris, Thiboust, 1619, 2 t. [1^{re} éd., ivi, R. Dallin, 1615].
- RECUEIL des voyages qui ont servi à l'établissement et aux progrès de la Compagnie des Indes orientales, formée dans les Provinces Unies des Païs-Bas, Amsterdam, aux dépens d'Estienne Roger, 1702-1706, 5 vol.
- RECUEIL des voïages qui ont servi à l'établissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Païs-Bas, Amsterdam, Jean Frédéric Bernard, 1725 (2^{nde} éd).
- TAVERNIER, J.-B. (1679-1682), *Les Six voyages de Jean-Baptiste Tavernier [...] qu'il a fait en Turquie, en Perse et aux Indes, etc.*, Paris, G. Clouzier.
- VOLTAIRE (1963), *Essai sur les mœurs*, éd. R. Pomeau, Paris, Garnier, 2 vol.

Études contemporaines

- BRIANT, P. (2005-2006), « Montesquieu, Mably et Alexandre le Grand : aux sources de l'histoire hellénistique », *Revue Montesquieu*, 8, pp. 151-185.
- BRIANT, P. (2006), « Retour sur Alexandre et les katarraktes du Tigre : l'histoire d'un dossier (première partie) », *Studi Ellenistici*, 19, pp. 9-75.
- BRIANT, P. (2007 a), « Alexandre, "héros des Lumières" », *Cahiers parisiens*, 3, pp. 321-335.
- BRIANT, P. (2007 b), « Montesquieu et ses sources : Alexandre, l'empire perse, les Guèbres et l'irrigation (*L'Esprit des lois*, X, 13-14, XVIII, 7) », *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 6, pp. 243-262.
- BRIANT, P. (2012), *Alexandre des Lumières. Fragments d'histoire européenne*, Paris, Gallimard.
- CASABIANCA, D. de (2008), *Montesquieu. De l'étude des sciences à l'esprit des lois*, Paris, Champion.

- CHAUDHURI, K. N. (1985), *Trade and Civilisation in the Indian Ocean: An Economic History from the Rise of Islam to 1750*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DEW, N. (2009), *Orientalism in Louis XIV's France*, Oxford, OUP.
- DODDS, M. (1929), *Les Récits de voyages sources de l'Esprit des Lois de Montesquieu*, Paris, Champion (repr. Genève, Slatkine, 1980).
- DODSON, M. S. (2007), « Contesting Translations: Orientalism and the Interpretation of the Vedas », *Modern Intellectual History*, 4 (1), pp. 43-59.
- FELICE, D. (1998), « Una forma naturale e mostruosa di governo: il dispotismo nell'Esprit des lois », in Id., *Leggere l'Esprit des Lois. Stato, società e storia nel pensiero di Montesquieu*, Naples, Liguori.
- FELICE, D. (2001-2002), *Dispotismo. Genesi e sviluppi di un concetto filosofico-politico*, Naples, Liguori, 2 vol.
- Geographica* [Recueil d'annotations de Montesquieu sur des textes géographiques du XVIII^e siècle: Joseph Addison, Eusèbe Renaudot, Du Halde (sur la Chine), Aboul Gazi Bahadour Khan (sur les Tatars), François Bernier... Ces textes sont transcrits tels qu'ils figurent dans le manuscrit « Geographica II », avec les commentaires de Montesquieu et un large appareil critique]. Cf. VOLPILHAC-AUGER, C., s. dir.
- HARRISON, M. (1999), *Climates and Constitutions: Health, Race, Environment and British Imperialism in India, 1600-1850*, New Delhi, Oxford University Press.
- LARRÈRE, C. (2002), « Montesquieu et l'histoire du commerce », in M. Porret & C. Volpilhac-Auger, eds., *Le Temps de Montesquieu*, Genève, Droz, pp. 321-335.
- MARGOLF, D. C. (2003), « Wonders of Nature, Diversity of Events: The Voyage de François Pyrard de Laval », in G. J. Ames & R. S. Love, eds., *Distant Lands and Diverse Cultures: the French Experience in Asia, 1600-1700*, Westport (CT) & Londres, Praeger, pp. 111-134.
- MASSON, A., s. dir. (1950-1955), *Œuvres complètes de Montesquieu*, Paris, Nagel, 3 vol.
- MINUTI, R. (2006), *Orientalismo e idee di tolleranza nella cultura francese del primo '700*, Florence, Olschki.
- MURR, S. (1983), « Les conditions d'émergence du discours sur l'Inde au Siècle des Lumières », « Puruṣārtha », 7: *Inde et littératures*, Paris, Éditions de L'EHESS, pp. 233-284.
- MURR, S. (1990), « La politique "au Mogol" selon Bernier: appareil conceptuel, rhétorique stratégique, philosophie morale », « Puruṣārtha », 13: *De la Royauté à l'État dans le monde indien*, pp. 239-311.
- MURR, S. (1997), « Bernier et Gassendi: une filiation déviationniste ? », in *Gassendi et l'Europe, études réunies par S. Murr*, Paris, Vrin, pp. 71-114.
- MURR, S., ed. (1992), *Corpus: revue de philosophie*, 20/21: *Bernier et les gassendistes*.
- NANDA, M. (1994), *European Travel Accounts during the Reigns of Shahjahan and Aurangzeb*, Kurukshetra, Nirmal Book Agency.
- RUBIÉS, J.-P., (2005), « Oriental despotism and European orientalism: Botero to Montesquieu », *Journal of Early Modern History*, 9 (2), pp. 109-180.
- SPECTOR, C. (2006), *Montesquieu et l'émergence de l'économie politique*, Paris, Champion.
- TINGUELY, F., s. dir. (2008), *Un libertin dans l'Inde moghole. Les voyages de François Bernier, 1656-1669*, édition intégrale de Paris, Chandeigne.
- VOLPILHAC-AUGER, C. (2002), « Montesquieu et l'impérialisme grec: Alexandre ou l'art de la conquête », in D. W. Carrithers & P. Coleman, eds., *Montesquieu and the Spirit of Modernity*, Oxford, Voltaire Foundation, pp. 49-60.

VOLPILHAC-AUGER, C. (2007), « Introduction » à l'édition de l'extrait des voyages de Bernier, *Geographica*, pp. 321-345.

VOLPILHAC-AUGER, C., s. dir. (2007), *Geographica*; textes établis, présentés et annotés par S. Albertan-Coppola, M. Benitez, R. Minuti *et al.*, éd. Société Montesquieu, Oxford, Voltaire Foundation/Naples, Istituto italiano per gli studi filosofici (« Œuvres complètes de Montesquieu » 16).

Résumé

La présence de l'Inde dans l'œuvre de Montesquieu, et surtout dans l'*Esprit des Lois*, est remarquable, même si elle ne fait pas l'objet d'une analyse systématique. En ce qui concerne l'Inde ancienne, l'auteur s'intéresse en particulier au système commercial et aux grandes entreprises menées par Alexandre le Grand. Quant à l'Inde moderne, plusieurs aspects suscitent son intérêt et de nombreux exemples croisent des points centraux de la réflexion politique et sociale de Montesquieu. C'est surtout l'Inde moghole qui attire l'attention de l'auteur de *De l'Esprit des lois*, ouvrage pour lequel les sources disponibles à l'époque – les *Voyages* de François Bernier et les *Lettres édifiantes et curieuses* notamment – nous permettent d'observer précisément comment les idées de Montesquieu se sont développées, qu'il s'agisse de la nature du gouvernement despotique et de ses conséquences économiques et sociales, ou du rapport entre religion, société et politique. L'image générale que donne Montesquieu du monde indien véhicule l'idée d'une très grande permanence des structures sociales et d'une forte résistance au changement. Ce tableau contribuera à donner une image qui aura des effets durables sur les attitudes culturelles européennes vis-à-vis de l'Inde et déterminera en particulier l'idéologie coloniale des siècles suivants.

Abstract

India in Montesquieu's work

Although India is not the subject of a systematic treatment and analysis, its presence in Montesquieu's writings, and mainly in the *Esprit des Lois*, is remarkable. This concerns ancient times, which attracted Montesquieu's attention for the dynamics of international commerce and the effects of Alexander the Great's conquests, as modern times as well, which offered many reasons of interest and examples connected to central aspects of Montesquieu's social and political reflection. Mughal India is mainly important from this point of view, and the utilization of the available sources on this topic – François Bernier's *Voyages*, *Lettres édifiantes et curieuses* and others – gives us the possibility of observing more precisely the development of Montesquieu's ideas, either on the nature of despotic government and its social and economical effects, or on the relationships between religion, society and governments. The general representation of Indian world by Montesquieu firmly supports the idea of a great continuity of its social structure and of a strong resistance to change, and this produces an image which had durable effects for the cultural attitudes to India in the age following the publication of the *Esprit des Lois*.